

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre III

Le vent des pampas soufflait, piquant et vif, et, sous mon pardessus, je me sentais comme un homme nouveau, plus joyeux et plus résolu que d'habitude, pour qui toutes les entreprises doivent devenir faciles et agréables. Dans le ciel d'un bleu de cobalt, transparent comme une verrière de couleur, des nuages blancs et cendrés, capricieusement arrondis, passaient, rapides, alors que le soleil, voilé par moments, lançait à d'autres, vers la terre, ses rayons encore chauds dans une illumination d'apothéose. J'allai d'un bon pas, par les rues que le dimanche rendait désertes et vibrantes comme une boîte de résonance, jusqu'à la vieille et misérable Station Centrale où j'allais prendre le train pour les Olivos. Don Estanislao Rozsahegy m'avait invité à une garden-party, la dernière de la saison, dans sa magnifique propriété.

Pendant le voyage, je récapitulai, secoué par le mouvement du wagon, les préliminaires de notre amitié naissante. Après la présentation dans le vestibule de l'Opéra, il m'avait ouvert sa maison, et supplié Ferrando de m'amener un soir, car sans cela, j'aurais été "*capable de ne pas y aller*". Je leur avais rendu visite une ou deux fois,, et je dis «*leur*», car c'était Eulalie qui m'attirait, qui,

indiscutablement, s'était attachée à l'orateur et à l'homme, et n'essayait pas de le dissimuler. C'était si agréable de se voir aimer ! ... Fût-ce par la fille de don Estanislao Rozsahegy, aventurier enrichi dans le commerce et la spéculation, qui avait commencé sa carrière en exerçant les métiers les plus bas mais que maintenant tout le monde adulait, tout en disant du mal en son absence. Personne ne savait, d'une façon certaine, quel était le vrai point de départ de son énorme fortune, évaluée à plusieurs millions de pesos. Les uns disaient qu'il avait gagné un gros lot à la loterie, d'autres qu'Irma, sa femme, – qui avait fait, Dieu sait quoi, dans sa jeunesse – lui avait apporté en dot quelques milliers de pesos ; quelques-uns affectaient de supposer une provenance peu honnête, si ce n'est criminelle, aux fonds avec lesquels il avait commencé sa brillante carrière d'agioteur. Ce qui était incontestable, c'était sa richesse, son habileté de banquier, sa divination de spéculateur, son assurance et sa chance de boursier, qui lui permettaient d'augmenter continuellement une fortune déjà immense. Quant à son physique et à ses manières, je dirai seulement qu'il était petit et gras, sans être obèse, brun

et velu, la tête comme une boule, les yeux petits et malicieux, noirs comme la grosse moustache teinte que surmontait un nez camard et large, avec de grandes fosses bien ouvertes comme pour mieux flairer les affaires. Les bras étaient courts et les mains épaisses, énormes, velues, aux doigts nains et difformes. Tous ces traits étaient complétés par des gestes brusques et irréguliers, une voix de basse retentissante, une franchise allant jusqu'à la vulgarité et même la grossièreté, et un langage incorrect d'homme qui n'a jamais appris la grammaire, ni celle de son pays d'origine, ni celle de celui dans lequel il avait définitivement dressé sa tente. Irma, sa femme, avait dû être une beauté quand elle était jeune, car elle conservait quelques restes qui la faisaient ressembler à l'Isabelle Bas de Rembrandt, mais sans l'extraordinaire noblesse de cette grande dame de la bourgeoisie flamande. Elle était aussi grossière et familière avec tout le monde, d'une façon parfois choquante, et parlait un dialecte invraisemblable de son exclusive composition.

Par contre, Eulalia était aussi jolie que distinguée, et le paraissait encore

plus auprès de ses parents, par contraste, comme s'ils n'étaient grossiers et grotesques qu'afin de mieux faire ressortir la délicatesse de sa fine personne, son front clair et bombé, ses yeux profonds entourés d'un cerne sombre qui leur donnait un enchantement doux et lumineux, la bouche caressante, le nez un peu long, droit, le menton comme celui d'un enfant Et avec cela des mains aux doigts longs et admirables, une voix argentine, convaincante et subjuguante que soulignait toujours son joli, son gracieux rire de bonne humeur et un teint éclatant, blanc, légèrement rosé. Elle me semblait beaucoup plus jolie que Maria Blanco, surtout beaucoup plus femme et beaucoup plus enfant. L'autre s'entourait d'une auréole de sévérité qui la rendait comme lointaine et intangible. Ses vêtements modestes, presque austères, peu ou pas astreints à la mode, ajoutaient à cette impression d'éloignement. Eulalia, au contraire, toujours joyeuse, toujours riante, aimant parler et plaisanter, avait des robes élégantes, presque trop riches et trop voyantes pour son âge, mais la coutume d'habiller les jeunes filles

simplement et sans bijoux jusqu'au jour de leur mariage commençait à se perdre dans le pays. Mises toutes deux en parallèle, et en tant que femmes, et non comme égéries, il n'y a pas de doute que le triomphe allait à Eulalia.

Elle m'avait enchanté ; mais je n'étais pas amoureux d'elle comme on pourrait le croire : d'autres aventures, encore très récentes et dans tout l'attrait de la nouveauté, m'absorbaient alors, et mes relations avec Laurentina de la Selva, la veuve de trente ans, si appétissante et si convoitée, n'étaient plus un secret pour la partie de la société que nous fréquentions ... Mais cela ne m'empêchait pas de remplir tous mes devoirs mondains et de nourrir toujours mes projets de mariage avec la bonne Maria.

J'arrivai, enfin, aux Olivos et à la propriété de Roszahegy où, malgré le froid intempestif, de nombreux couples se promenaient dans les jardins, et s'amusaient avec animation à divers jeux, au son d'une musique discrète. Eulalia devait me guetter car, à peine arrivé, elle vint joyeusement à ma rencontre.

- *Soyez le bienvenu !* – me dit-elle avec une voix qui semblait un chant, un roucoulement.

On aurait presque pu prendre cela pour une déclaration si l'enfantine allégresse qui caractérisait Eulalia n'expliquait ces façons innocentes.

Elle me prit elle-même le bras et je l'accompagnai dans le jardin qu'elle parcourait, comme ses parents, veillant à ce qu'il ne manquât rien à ses invités, et, entre temps, papotait comme un oiseau, me regardait avec ses grands yeux ingénus, bougeait son corps flexible avec une grâce serpentine, agitait ses mains fines avec des gestes mesurés et curvilignes qui n'étaient pas étudiés mais un don naturel. Nous parlions art, musique, peinture, lettres ... Sans rien avancer de nouveau ni de profond, elle ne disait pas non plus de sottises ; elle était relativement instruite, avait passé quelques années dans un collège de soeurs françaises et, ensuite, le frottement social avait achevé de vernir ses connaissances. Elle ne critiquait pas ses parents mais elle faisait des comparaisons.

Je passai, en somme, une après-midi délicieuse, sans presque m'occuper de la centaine de personnes, plus ou moins

élégantes, riches ou aristocratiques, qui pullulaient dans le jardin et dans les salons. A peine avais-je échangé quatre mots avec Rozsahegy et Irma. Mais cette dernière allait essayer de se venger. En effet, alors qu'un groupe nombreux passait prendre le thé dans la salle à manger, la bonne dame éleva subitement la voix et, se tournant vers moi, qui étais à l'autre extrémité de la table :

- *Herrera ! Pourquoi ne nous répétez-vous pas votre discours ?*

Eulalia devint rouge et put à peine murmurer :

- *Maman, je t'en prie !*

Moi, souriant, pour ne pas donner d'importance à l'impertinence qui provoquait déjà des rires dissimulés, je répondis :

- *Ce n'est pas le moment, une autre fois ... Vous êtes d'une amabilité si exquise et cette réunion si agréable qu'il ne faut la troubler que par des paroles de reconnaissance. Buvons, donc, à la santé des maîtres de la maison.*

Eulalia me remercia par un sourire et un regard où se mêlaient l'émotion et la joie. Je crois qu'elle me considérait comme un héros.

Ferrando, qui revint avec moi dans

le train, me dit sur un ton confidentiel, probablement pour m'ôter toute envie :

- *La jeune fille est mignonne mais le vieux ne la lâchera pas comme cela. Celui qui prétendra à sa main devra se bien tenir ... et être très riche. C'est naturel ... un millionnaire comme Rozsahegy ...*
- *Cependant, je crois que vous n'en perdez pas l'espoir – observai-je en riant.*
- *Oui, mais la petite ne se rend pas pour le moment ... et les vieux non plus ... Nous verrons plus tard ... La seule chose qui me donne de l'espoir, c'est que le vieux s'aperçoive que pour entrer vraiment dans la bonne société où on l'admet à peine de temps, en temps, comme par pitié, et seulement dans les kermesses et dans les fêtes de charité où l'entrée est libre pour tout le monde ... avec mon nom et ma famille ...*

Et il développa longuement le thème de sa noblesse, lui, dont le père avait été mercier dans la rue Buen Orden et dont le grand-père fut ravaudeur ou tailleur dans celle de Potosi.

A peine descendu du train, j'avais

oublié Eulalia et les Rozsahegy. A la maison m'attendait une petite lettre, très laconique, de Maria Blanco, me disant que tout le monde était en bonne santé et me demandant de mes nouvelles. « *Cela fait un siècle que vous n'écrivez pas et ce n'est pas bien.* » Eh ! je lui écrirais si j'en avais le temps et si j'avais quelque chose à lui dire ayant trait à mes premières armes à Buenos Aires et à mes premiers triomphes. Je fus fâché qu'elle ne me dit rien de mon succès à l'Opéra, bien que je lui eusse envoyé plusieurs journaux avec des articles élogieux et dont l'un publiait intégralement ma « *magnifique pièce oratoire* », comme disait la manchette.

J'avais beaucoup d'amis dans la presse de toutes les couleurs car, dès le premier moment, j'essayai de me rendre propice le « *quatrième pouvoir de l'État* ». Peu de journalistes sont vénaux parmi nous, mais aucun, si ce n'est un dyscole féroce, ne reste insensible aux attentions et aux flatteries, et je m'efforçais d'être bien avec tous.

Les journalistes qui m'avaient conquis le plus complètement, ou que, pour

mieux dire, j'avais conquis avec mes amabilités et mes invitations, me montraient parfois leur affection, exigeant des prétextes pour parler de moi et renouveler mes deux triomphes antérieurs.

- *Il faut faire quelque chose – répétaient-ils –. Si vous ne faites rien, on ne peut rien dire.*

- *Mais que dois-je faire ? – demandais-je.*

- *N'importe quoi. Ecrire, donner des conférences.*

- *Comme le père Jordan ! Non. Pour le moment, il me suffit de figurer dans les mondantités. Le moment viendra.*

Mais je ne manquais pas de comprendre que, pour sortir de la pénombre, il me fallait faire un effort. L'époque était vouée aux finances ; on n'a jamais tant étudié ni discuté, en aucune partie du monde, l'économie politique et jamais, en aucune partie du monde non plus, on n'a fait autant d'extravagances économiques. Je jugeai donc que, bien ou mal, pour mon début définitif à la Chambre, je devais parler de finances. Pour cela, je cherchai quelques traités spéciaux, sans m'arrêter beaucoup à

voir s'ils étaient anciens ou modernes, et je lus au saut du lit quelques économistes, entre autres Paul Leroy-Beaulieu, Jean-Baptiste Say, Adam Smith. Je trouvais chez ce dernier ce que je cherchais, bien qu'il fût libre-échangiste. Ses opinions, sur la force du travail et l'industrie, me donnèrent une assise pour démontrer que nous, Argentins, nous devons être protectionnistes à outrance, parce que l'industrie est la base de la richesse. Mais comment avoir une industrie si les choses nous viennent toutes faites de l'étranger et si les produits nationaux ne peuvent les concurrencer ni en prix ni en qualité? Plusieurs amis, à qui je lus mes brouillons, pleins de phrases étincelantes et ronflantes, me confirmèrent dans l'excellente idée que j'avais de ma science.

- *Tu es l'orateur le plus brillant du pays !*
- *Un vrai poète ! Guido lui-même ne t'égale pas dans l'eurythmie de tes phrases.*
- *Oui, mais et le fond ? Qu'en dites-vous du fond ?*
- *De cela, je ne peux rien dire ... mais*

il me semble que c'est très bien.

- *Tu dépasses Rivadavia lui-même, crois-moi !*

Le moment arriva de mettre au jour cette pièce historique. Il s'agissait d'accorder l'entrée libre, sans droits de douane, à la machinerie et au cuivre pour une fabrique de clous, ainsi que l'exonération de tout impôt national et municipal, et la concession de passages gratuits aux ouvriers qui devaient venir d'Europe mettre en mouvement cette « *nouvelle industrie argentine* ». Mes raisons étaient éloquentes ... On m'écouta avec plaisir, quelques passages produisirent de l'effet, même à la barre, qui commençait déjà à être décidément de l'opposition. Le projet passa, comme c'était logique. Plusieurs collègues me félicitèrent Mais, dans les couloirs, je surpris des chuchotements, auxquels ne dédaignaient pas de prendre part quelques hommes de mon Parti, à l'esprit inquiet et railleur. Et il me semblait entendre de toutes parts comme un bourdonnement persistant

- *Qu'a-t-il dit ?*

- *Il parle très bien.*

- *C'est malheureux que ce soit pour ne*

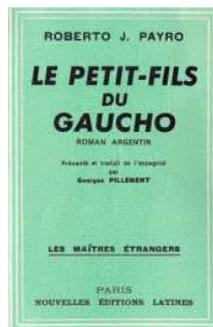
rien dire !

- *Décidément – pensai-je –, nous ne sommes pas ici à la Chambre de ma province ...*

Et ensuite, profondément surpris, je me demandai :

- *Mais que savent-ils, tous ces ânes ? ... Ou suffit-il du savoir de deux ou trois pour élever le niveau scientifique de la Chambre ? ...*

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom

du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>